Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 4

Artikel: L'armée dans la nation
Autor: Ely
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343100

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

107e année No 4 Avril 1962

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration: Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces: Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.— ; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.— ; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro: Fr. 1.50

L'armée dans la nation

Le général d'armée Paul Ely, ancien chef d'état-major de la Défense nationale a fait paraître récemment un ouvrage « L'armée dans la nation » [1] qui est une remarquable synthèse des problèmes politiques et militaires qui doivent aujourd'hui retenir l'attention de la France et des pays de l'Occident. Après une introduction où l'auteur s'efforce de préciser le sens dans lequel évolue notre époque il rappelle, dans une première partie, les opérations militaires de 1940 pour en dégager les enseignements qu'elles comportent. Il y définit, avec franchise et clarté les erreurs de doctrine commises par le haut-commandement français dans sa conception du « front continu » ayant eu pour conséquence d'absorber la plupart des réserves stratégiques et tactiques et, en quelque sorte de paralyser toute action offensive. Il y précise aussi l'infériorité matérielle de l'armée, notamment de l'aviation et des chars face à la puissante Wehrmacht allemande. Une deuxième partie aborde les problèmes de défense dans leurs perspectives mondiales en soulignant plus précisément les idées essentielles de la politique militaire française dans le contexte de l'OTAN. Enfin, un troisième chapitre traite de l'exercice de l'autorité, ainsi que de la formation et du rôle des chefs. Deux annexes évoquent certains aspects de la guerre d'Indochine et plus généralement les problèmes d'outre-mer tels qu'ils se sont présentés ou se présentent encore à la France. Une troisième rappelle les événements du mois de mai 1958.

En reproduisant ici les pages que l'auteur consacre à la mission et aux devoirs de l'officier, nos camarades ne manqueront pas d'ap-

[1] Editions Arthème FAYARD, Paris.

précier leur haute tenue morale et intellectuelle et cela les incitera sans doute à lire l'ouvrage tout entier où le général Ely nous fait bénéficier de sa longue expérience et du fruit de ses méditations.

(Réd. — R. M.)

Le chef et l'évolution de la guerre

Dans les luttes, en quelque sorte individualistes, qu'eurent à mener les nations chacune pour son propre compte afin d'assurer leur indépendance, de dégager leur personnalité, de réaliser leur « pré carré », la guerre fut longtemps un acte déterminé — l'acte militaire — conduit, simultanément ou non, avec d'autres actes — politiques ou diplomatiques — pour atteindre un but unique qui était la victoire. Chacun de ces actes étant bien délimité, avait sa propre durée, son domaine particulier, ses propres acteurs. La règle du jeu interdisait la confusion des genres et la victoire — ou la défaite — venait apporter une sanction concrète — annexion de marches frontières, conquête de provinces — à la pièce qui s'était jouée et distribuait aux protagonistes, diplomates ou militaires, leur salaire de gloire et d'honneurs.

Les courants qui aujourd'hui entraînent le monde, dans une solidarité dont il n'a pas encore pleinement conscience, vers une transformation fondamentale correspondent aux données nouvelles de la civilisation.

Elles ne répondent pas non plus à des ambitions territoriales, mais à des conceptions opposées de la structure universelle qui finalement prévaudra selon qu'elle aboutira à une communauté strictement matérialiste où la personnalité individuelle sera sacrifiée à l'exact fonctionnement de la ruche ou qu'elle saura harmoniser les aspirations transcendantes de l'âme humaine, son besoin de liberté, avec les exigences de la société.

Mais la transformation dans leur essence et dans leur ampleur des buts visés a engendré une transformation non moins profonde de la nature et des formes de la guerre. On a d'abord assisté à une évolution de l'outil chargé d'exé-

cuter l'« acte militaire ». Résolus à protéger leur indépendance et l'intégrité de leur territoire par une lutte strictement défensive, les Etat démocratiques ont cru que le problème de la *Défense nationale* serait réglé par la *Nation armée.*

Mais en fait, c'est une révolution plus radicale qui s'accomplissait pour aboutir à ce stade auquel nous sommes parvenus et qu'il est convenu d'appeler la *guerre révolutionnaire,* guerre si complexe dans ses formes et si étalée dans le temps que ni la mobilisation des masses ni une organisation exclusivement défensive devenue trop onéreuse ne permettent de la régler favorablement.

A vrai dire, ce n'est plus l'outil lui-même qui s'est transformé, c'est en quelque sorte une autre dimension qui s'est ajoutée à un domaine traditionnel et qui le fait passer de l'ordre des surfaces dans celui des volumes.

La révolution est considérable. Il est naturel que les esprits en soient désorientés d'autant plus qu'elle s'opère conjointement avec un autre bouleversement de structure dû à l'apparition de l'arme nucléaire.

En outre, il faut compter avec cet étrange décalage qui existe toujours entre ce que l'homme conçoit dans son esprit et ce qu'il vit avec son être réel qui est fait, lui, non pas seulement de matière grise, mais de chair, de sang, de réflexes et d'habitudes individuelles ou collectives.

Cette inertie, d'une part, et d'autre part, le fait que la forme classique de la guerre subsiste fragmentairement, comme des pans de mur ou même toute une façade ancienne dans une construction neuve, expliquent dans une large mesure ce qu'on appelle le malaise de l'armée et qui est, en réalité, une certaine gaucherie, un certain flottement devant les nouveaux horizons qui s'ouvrent devant elle et auxquels elle n'a pas été traditionnellement préparée.

Mais il y a une cause plus profonde de ce désarroi, c'est que si les différents aspects de la guerre révolutionnaire ont été analysés et étudiés, il en est un — qui précisément les lie

tous — qui n'a pas été suffisamment pensé et creusé par les cadres, c'est justement le problème de leur propre comportement dans la conjoncture actuelle.

Prendre ses responsabilités...

Devant cette forme nouvelle de la guerre et les incertitudes qu'elle engendre dans les esprits, le commandement à chaque échelon doit avoir défini nettement sa position.

Chaque chef, où qu'il soit, doit avoir clairement conscience de son rôle. Plus que jamais il doit répondre à sa vocation essentielle qui est de prendre à son compte les choix et les responsabilités, d'en décharger ses subordonnés et de leur donner des missions simples et sans équivoque.

C'est bien là le fond du problème. Le principe fondamental sur lequel repose toute action durable, dont dépend toute l'efficacité, est que le chef doit en toute circonstance prendre ses responsabilités et non pas dégager sa responsabilité.

Décontenancés par des aspects qui leur paraissent relever plus du pouvoir civil administratif ou judiciaire, que de l'autorité militaire, certains peuvent être tentés de se replier sur des errements anciens ou de donner le change par de spectaculaires manifestations. Mais le fait est là : la guerre s'est élargie en même temps qu'elle s'est approfondie. L'armée est amenée à exercer des responsabilités dans des domaines et à des degrés qui, naguère, échappaient à son action. Elle y répugne peut-être comme on répugne à toute nouveauté qui arrache aux habitudes prises et exige un autre effort que celui de l'application de solutions toutes faites.

Mais la réalité s'impose : la guerre révolutionnaire nécessite un changement d'optique et un changement de style. Qu'elle le veuille ou non l'armée se trouve au centre des responsabilités. L'implacable jugement de l'histoire l'excusera d'avoir connu un certain malaise et certains scrupules avant de s'adapter. Il ne l'absoudrait pas d'avoir, quand le sort de la civilisation est en jeu, essayé de se dérober.

Aussi bien, en face du devoir, n'y a-t-il nul choix à faire, nulle gradation et nulle limitation préalable à établir : il faut que le chef s'engage corps et âme, armé de ces trois vertus militaires fondamentales : l'autorité, l'obéissance, la discipline intellectuelle.

Convaincre et décider...

Certes, l'autorité, dans sa conception comme dans son mode d'expression, ne peut échapper aux radicales transformations de la guerre. A la fois parce que le milieu auquel elle s'applique et parce que les domaines où elle s'exerce se sont modifiés, l'autorité doit s'efforcer de convaincre plutôt que d'imposer. En effet, plus les hommes sont évolués, plus ils ont atteint un degré élevé de civilisation et plus ils ont un besoin légitime de comprendre. En outre, précisément parce que la guerre a pris une forme idéologique, il est devenu indispensable d'expliquer le but visé. Naguère encore, le patriotisme était simple : il s'identifiait avec la défense du sol natal, avec la sauvegarde du territoire national, il se concrétisait par la *ligne bleue des Vosges*. Aujourd'hui, il s'agit de préserver contre un ennemi qui n'est pas toujours en uniforme, qui ne parle pas toujours une langue étrangère, des valeurs non moins précieuses, mais assurément moins tangibles. Mais le chef qui veut susciter l'adhésion des esprits et des cœurs doit avoir lui-même réfléchi. La tradition nationale, le culte de l'action, le goût du risque, le sens des responsabilités sont autant de degrés pour atteindre une conception plus élevée mais qui seule, pourtant, constitue le but à atteindre. Il faut que le chef voie clairement sa mission ; dans l'effort de tout l'Occident, il s'agit de faire prévaloir — et au besoin de construire — une civilisation qui allie les aspirations permanentes de la personne humaine avec l'organisation de la société la plus moderne et la plus féconde pour tous. Cette harmonie est la condition de la liberté.

Mais si l'autorité doit être éclairée, elle n'en doit pas perdre

pour autant son pouvoir de trancher. La volonté d'expliquer, la recherche de la persuasion ont pour limite exacte l'efficacité. Aller trop loin risque de conduire au désordre. Le chef doit avoir ce sens difficile de l'équilibre et de la mesure. Il doit l'acquérir. Car vient toujours un moment où, sous la pression du temps et des circonstances, il se trouve seul, dans la plénitude et dans l'isolement de ses responsabilités, en face de la décision à prendre. La décision est une prérogative qui ne se délègue, ni ne se partage, ni ne se justifie.

Une fois la décision prise, il n'y a plus de place et plus de temps pour l'explication. Seule compte alors l'exécution.

Un chef qui, pour satisfaire ses propres scrupules ou ceux de ses subordonnés, céderait à la tentation de justifier sa décision, saperait l'essor même de l'autorité militaire. En d'autres termes, aujourd'hui plus que jamais, si le chef doit essayer de faire réfléchir ses subordonnés, il doit se réserver pour lui seul les cas de conscience et les résoudre dans le silence. Car le silence est l'âme de l'action.

L'obéissance...

Réplique exacte de l'autorité, l'obéissance est l'autre pilier de l'armée. L'une et l'autre sont complémentaires. Aussi, entraînée par une évolution parallèle à celle de la notion d'autorité, l'obéissance doit aujourd'hui faire une part plus large à la compréhension. Plus le subordonné a réfléchi, mieux il a compris le but proposé par ses chefs, mieux il obéit. Mais dans ce domaine aussi le moment arrive où l'obéissance doit être instantanée, totale et constituer un acte de foi dans la discipline. Jamais la réflexion ne doit devenir, plus ou moins consciemment, une critique systématique et jamais surtout la critique des chefs ne doit être un prétexte à éluder ses propres devoirs.

Il est certain que trop souvent la critique est une manière de ne pas s'imposer les exigences précises de son métier. Or, faire son métier de soldat, le faire exclusivement, sans

regarder à droite et à gauche, reste la consigne essentielle.

Si la pratique de la discussion, si l'esprit critique, si le goût des examens de conscience devaient conduire à un fléchissement de l'obéissance, à une plus molle conception du sens de la « mission », au refus même du sacrifice suprême, alors serait perdue l'essence de la discipline : ressort fondamental de l'armée. Cette ultime acceptation est pour le soldat le critère unique. Il y a là une pierre de touche qui ne permet pas de dérobade et ne se prête pas au mensonge.

La discipline intellectuelle

Mais précisément dans cette recherche ardue d'un équilibre entre le besoin de tout comprendre et la nécessité d'obéir strictement il est, pour les chefs, une vertu qui est la clef même de leurs difficultés. C'est la discipline intellectuelle.

Vertu difficile parce qu'elle heurte le plus redoutable orgueil, celui de l'esprit, mais vertu essentielle parce qu'elle allie le libre jeu de l'initiative avec l'exercice rigoureux de l'obéissance. C'est elle qui, en fin de compte, a fait les grandes armées, les grands commandements et les grandes victoires. Elle consiste dans une adhésion intellectuelle totale à l'intention du chef, au but final qu'il se propose, au plan général d'action qu'il fixe dans le temps et dans l'espace. Elle réserve, en échange, une grande liberté d'initiative dans la mise en œuvre des moyens matériels et des procédés d'exécution.

Si, dans un ordre, un chef a clairement défini son idée de manœuvre, son intention demeurera comme un fil conducteur en dépit des vicissitudes du combat. Les moyens peuvent alors se modifier, l'imprévu peut surgir, les subordonnés dans un cadre intellectuel qu'ils auront fait leur, sont alors libres de se mouvoir et de réagir en fonction des circonstances et de leur propre personnalité. Il en est pour eux comme du

musicien qui conserve sa liberté d'interprétation sous la seule réserve de ne pas trahir la pensée du compositeur.

Dans une guerre mouvante et complexe comme la guerre révolutionnaire, la discipline intellectuelle — identification rigoureuse à la pensée du chef et souplesse dans l'exécution — est véritablement la vertu essentielle des chefs et singulièrement des chefs de rang élevé. Elle est aussi la qualité primordiale des états-majors.

Ainsi l'heure est-elle venue pour les chefs — pour tous les chefs — de prendre conscience de leurs devoirs et de leur rôle dans la guerre révolutionnaire. Ils doivent d'abord voir clairement que tout ce qui a été dit sur cette forme de guerre n'est pas une théorie préfigurant un avenir encore lointain. C'est une réalité qui les enserre.

Ils doivent ensuite comprendre que cette guerre élargie, démesurée, leur apporte des responsabilités auxquelles ils ne peuvent se dérober. Pour y faire face, ils ont à ouvrir leur propre vision et à étendre leur champ d'action. Mais, conservant leur optique, leur comportement et leur idéal de soldat, ils doivent être persuadés qu'en raison même de la complexité de ses résonances, la guerre doit demeurer pour le combattant un art simple et tout d'exécution. Pour sauvegarder, pour imposer cette simplicité, ils disposent de ces trois armes permanentes : l'autorité, l'obéissance, la discipline intellectuelle.

Général d'armée Ely